Ukrainian Drama TRANSLATIONS

ukrdrama.ui.org.ua

Author	DMYTRO TERNOVYI
Play	EN DÉTAIL
Original name / translated	Деталізація
Translator	BLEUENN ISAMBARD
Language of translation	Français
Copyright of original text belongs to	dmytroternovyi@gmail.com
Copyright of translation belongs to	l'Espace d'un instant, agence@parlatges.org

Tous droits réservés
© Maison d'Europe et d'Orient, 2019.

Dmytro Ternovyi

EN DÉTAIL

Objectivation pour cinq acteurs

(*Детализация,* Kharkiv 2012)

Traduit du russe par Bleuenn Isambard

éditions
L'ESPACE D'UN INSTANT

SCÈNE 1. INVITÉS SURPRISE

Une grande pièce, encombrée de tout un fatras domestique, du sol au plafond et du mur à la fenêtre. Au lointain jardin on entrevoit l'entrée, avec une grande penderie et la porte d'entrée. Côté cour, une fenêtre aux rideaux tirés et, au lointain, une porte donnant sur une autre pièce. Des bibliothèques, des étagères posées les unes sur les autres, un bureau : c'est si encombré que les habitants du lieu doivent se faufiler par d'étroits passages pour se déplacer dans la pièce. Contrastant avec cet univers chaotique, au lointain milieu on voit un lit à deux places, fait au carré.

Dos au public, dans une semi-obscurité, Elena se débat avec un téléviseur portatif, mais n'arrive pas à en tirer quoi que ce soit. Finalement, elle grimpe sur une chaise, soulève le poste à bout de bras et, de sa main libre, essaye d'ajuster l'antenne. Un grésillement et des bruits parasites laissent parfois échapper quelques bribes d'un journal télévisé.

UNE VOIX MASCULINE, *disparaissant puis réapparaissant derrière le grésillement* — … pourrait aller jusqu'à plusieurs centaines de milliers, personne ne se risque à donner le nombre exact de manifestants… *(Parasites.)* … l'atmosphère est très tendue… *(Parasites.)* … sont encerclés… *(Parasites.)* ... le Premier ministre n'a fait aucun commentaire… *(Parasites.)* … ce qu'on peut craindre demain… *(Parasites.)*

Elena se hausse sur la pointe des pieds pour soulever le poste encore plus haut, mais elle perd l'équilibre et saute à terre. Elle tente encore de capter quelques informations, mais à travers le grésillement, un tout autre programme se fait entendre :

Une voix féminine, *disparaissant puis réapparaissant derrière le grésillement* — … on attend la parade des planètes qui, selon les astrologues… *(Parasites.)* … avec le calendrier maya… *(Parasites.)*

Elena éteint la télévision, la pousse sous la table et reste immobile un moment, pensive. Puis elle se faufile par un passage étroit jusqu'à la fenêtre, écarte doucement le rideau et jette un coup d'œil dans la rue. Elle entrouvre délicatement la fenêtre et un énorme bruit de foule emplit immédiatement la pièce, on entend des cris stridents. Elle referme la fenêtre tout aussi délicatement et tire complètement le rideau. Pendant une minute, elle reste debout, silencieuse. Puis elle se précipite vers le bureau, y trouve son téléphone et compose un numéro. Personne ne répond. Agacée, elle jette le téléphone. Elle voit soudain son reflet dans le miroir. Elle s'approche et se regarde.

Elena — Eh bien ? Ça va ? Allez, vas-y, bouge-toi !

Elle promène son doigt sur son visage, l'immobilise sur son menton.

Et ça, c'est quoi ?

Elle continue à promener doucement son doigt sur son visage, puis elle s'éloigne tout d'un coup et s'observe entièrement dans le miroir, comme si elle se voyait pour la première fois.

Mon Dieu, mais c'est moi, ça ?

Une sonnerie retentit. Elena cherche son téléphone, le trouve sur le canapé, décroche précipitamment.

Allô ! Ah, c'est vous… Oui oui, je suis à la maison… Non, il est parti tôt ce matin, il est encore retourné au consulat. Non, il n'a pas appelé… J'ai essayé, mais son téléphone est éteint… Bien sûr que je suis inquiète… Mon Dieu, mais je vous ai déjà tout raconté ça !

À trois reprises, ils l'ont rembarré, pour ces fichus visas… Mais qu'est-ce que j'en sais, moi ?! Ils chicanent pour chaque broutille : une signature au mauvais endroit, une couleur d'encre non conforme. Je ne sais pas ce qui va se passer… Il a un contrat pour quinze concerts… Oui, ils ont signé… Il ne m'a pas dit… Non, je ne sais pas… Mais pourquoi il me cacherait quelque chose ? À présent, c'est notre dernier espoir, et s'il n'obtient pas son visa cette semaine… je préfère ne même pas y penser… Non, je n'ai pas regardé. Non, je vous dis que je ne l'ai pas regardé, on n'a plus de télé… depuis deux ans déjà. Je crois qu'Andreï vous l'a dit plusieurs fois… Oui, c'est vrai que par ma fenêtre, c'est comme à la télé… Oui oui, ils ont tiré… Écoutez, Anna Sergueïevna, arrêtez de me parler comme à une enfant, d'accord ? Ça fait déjà une semaine que je vis dans l'obscurité, rideaux tirés. Si ça continue, nous vivrons comme dans un terrier… Mais non, ce n'est rien, ne vous en faites pas… S'il vous plaît, s'il vous téléphone, dites-lui de m'appeler. Excusez-moi, quelqu'un frappe à la porte, ça doit être la voisine… Non, il a la clé. D'accord, on se rappelle plus tard…

Elle raccroche, compose de nouveau un numéro, sans succès. De nouveau elle jette son téléphone, s'approche du miroir et se regarde dedans.

Oui, je sais, je sais… je sais tout ça… Je n'arrive pas à parler avec eux. Dis-moi… qu'est-ce qui nous attend tous, hein ? On arrivera à partir ? … Mais que fait Andreï ? Tout va bien pour lui ?

Elle se précipite sur son téléphone, cherche un numéro et le compose.

Salut Sergueï… Tu peux parler ? Qu'est-ce que c'est que ce bruit autour de toi ? Quoi ? J'entends mal… *(Criant.)* Andreï ne t'aurait pas appelé, par hasard ? Je dis : est-ce qu'Andreï

t'a appelé ? Merde ! Je n'entends presque rien. Tu es où ? … Oui, oui, là c'est mieux… Il ne t'a pas appelé… D'accord. Mais c'est quoi, tout ce bruit ? … Sur la place ? Tout près… *(Parlant vite.)* Non non, je ne suis pas à la maison… Je ne sais pas à quelle heure je vais rentrer, on est en train de s'occuper de nos papiers… C'est un peu la course… Oui, le consulat… Comment ça se passe là-bas ? … Quoi, quoi ? Comment ça, vous les enlevez ? Pourquoi ? Mon Dieu, c'est vrai ? Excuse-moi, attends une minute.

Elle se faufile jusqu'à la fenêtre, regarde en prenant soin de ne pas se montrer.

Mais qu'est-ce que c'est… Moi aussi j'aimerais être près de vous, mais… Non, ne dis rien. Si tu as besoin d'aide, appelle-moi… S'il te plaît… Et prends soin de toi, d'accord ? … Hier, ma voisine m'a dit qu'elle avait vu une file d'autobus remplis de militaires… *(Elle écoute en souriant.)* C'est super que tu arrives à en plaisanter… *(Répondant sur le même ton que son interlocuteur.)* En somme, n'oubliez pas de tout remettre en place, et soyez gentils avec les autres, là, ceux qui vous encerclent, ce ne sont que des gamins… Oui, je t'embrasse, salut…

Elle raccroche mais se ravise et rappelle immédiatement.

Serioj, excuse-moi de t'embêter avec mes bêtises, mais au cas où, ne dis pas à Andreï que je t'ai appelé, d'accord ? Allez, ne rigole pas, c'est sérieux… Oui, pas seulement de toi, mais de tout le monde… C'est sûr, pour ça, il ne change pas. Et si tu as besoin de quelque chose, appelle-moi… C'est dommage que là, je ne puisse pas… Oui… d'accord, salut…

Elle s'approche de nouveau du miroir.

S'il te plaît, ne me regarde pas comme si j'existais. Je me suis perdue, complètement perdue…

Quelqu'un sonne vivement à la porte. Étonnée, Elena regarde vers l'entrée… On sonne une deuxième fois, avec insistance… Après un instant de confusion, elle se précipite pour ouvrir. Elle ouvre grand la porte et recule immédiatement. Un jeune homme basané aux cheveux noirs s'engouffre dans l'appartement, claque la porte derrière lui et la verrouille. Il est complètement effrayé et parle très vite, dans un mauvais russe et avec un fort accent.

L'INCONNU, *d'un ton suppliant* — Please, pas crier… Courir après moi… Moi courir ici… Pas dire, je demander beaucoup, pas dire que moi ici.

ELENA — Quelqu'un vous poursuit ?

L'INCONNU — Yes, oui, poursuivre moi.

Elena colle son oreille à la porte puis recule

ELENA — Mon Dieu, qu'est-ce que je peux faire… ?

L'INCONNU — Help me, please. Sau-ver…

Elena l'invite d'un geste à entrer dans la pièce.

ELENA — Qui vous poursuit ?

L'INCONNU — Poursuivre ?

ELENA — Oui, yes, who are… mmh… poursuivre ?

L'INCONNU — I am immigrant. Illegal…

ELENA — Un migrant illégal ?

L'INCONNU — Yes. Travailler… ce pays… Être au marché… Argent travailler… *(Se corrigeant.)* gagner…

ELENA — Et c'est qui ? Qui vous poursuit ?

L'INCONNU — Police…

ELENA, *baissant la voix* — Comme s'ils n'avaient rien d'autre à faire en ce moment…

L'INCONNU — Prime minister dire : migrant c'est big problem… Et today marché… comment dire en russe ? Cette mot… Beaucoup police ?

ELENA — Une descente ?

L'INCONNU — Dé-cente ?

ELENA — Pas d'importance. Je comprends.

L'INCONNU — Sorry, pas bon russe…

ELENA — Ça va, ça va, je comprends tout

L'INCONNU, *s'expliquant* – Je inquiéter…

ELENA — Bien sûr. Qu'est-ce que vous comptez faire ?

L'INCONNU — Sauver, et après penser. Maybe Europe.

ELENA — Restez là, je vais écouter.

Sans bruit, elle s'approche de la porte d'entrée, écoute puis revient.

Vous ne pouvez pas rester trop longtemps ici. J'attends mon mari, il doit rentrer d'une minute à l'autre.

L'INCONNU — Understand. Je attendre et partir… Vite.

Ils restent assis un moment en silence, ils écoutent.

(Après avoir bien réfléchi à sa formulation.) Merci. Vous très bonne.

Elena le regarde en silence, et des larmes lui montent aux yeux.

Sorry ! Sorry, mal parler ? Blesser ?

ELENA — Je ne suis pas bonne. Mais peu importe.

L'INCONNU, *stupéfait* — Pas bonne ?! Why ?

ELENA, *pointant du doigt un coin de sa veste qui s'écarte sans cesse* — Qu'est-ce que vous avez là ?

L'INCONNU — Oh ! Sorry, sorry ! *(Il tire un pistolet de sa ceinture.)* It is my gun.

ELENA, *sursautant* — Mais ça ne va pas ? Qu'est-ce que vous faites ? Dans ma maison ? Une arme ??? Sortez d'ici immédiatement !

L'INCONNU — Now impossible sortez. Police.

ELENA — Je vous dis de dégager immédiatement ! Fichez le camp d'ici, sinon je crie !

L'INCONNU — Please, pas crier, please pas crier, please. *(Il pose le pistolet par terre, lève les mains.)* Please pas crier… Bonne…

ELENA, *éloignant tout doucement le pistolet de son pied* — Assis !

L'inconnu s'assoit délicatement sur le bord de la chaise.

L'INCONNU — Pas crier…

ELENA — Mon Dieu, excusez-moi, j'ai eu peur… J'ai très peur des armes, depuis que je suis petite. Même sur les stands de tir, j'ai toujours l'impression que les balles vont rebondir et blesser quelqu'un. Excusez-moi…

L'INCONNU — Understand. I not tirer. Only defend. Dé-fense.

ELENA — Je préfère quand même qu'on le laisse par terre pour le moment, d'accord ? *(Du pied elle pousse le pistolet sous l'armoire.)* Vous voyez, je ne suis pas bonne…

On sonne de nouveau à la porte, longuement puis une deuxième fois.

L'INCONNU — No, no ! Non ouvrir !

Il se précipite sur le pistolet mais Elena l'empêche de passer.

ELENA — Mais vous êtes fou ! Vous avez l'intention de tirer ici ?

L'inconnu s'agite à travers la pièce. Il heurte une étagère et des livres lui tombent dessus.

L'INCONNU, *se figeant* — What ? What me must do ? What faire ?

Désemparée, Elena secoue la tête.

Demander, pas ouvrir !

ELENA — C'est comme ça qu'Andreï sonne d'habitude ! Il a peut-être oublié ses clés…

On continue de sonner avec insistance. L'inconnu se jette par terre et se glisse sous le lit.

Non, pas là ! *(Elle regarde autour d'elle d'un air impuissant.)* Bon… Restez tranquille !!! Pas un bruit ! No sound ! *(Elle se dirige vers la porte.)* Qui est là ?

Une voix féminine se fait entendre derrière la porte.

LA VOISINE — Lenotchka, tu es là ? Dieu soit loué !

ELENA — Ah, c'est vous… Excusez-moi, je m'étais allongée un instant et c'est un peu le bazar ici, comme d'habitude…

LA VOISINE — J'en ai juste pour une minute, pas plus. Lenotchka, ouvre-moi, s'il te plaît, tu te sens bien ? Tout va bien ?

Après quelques secondes d'hésitation, Elena ouvre la porte.

ELENA — Oui, qu'est-ce qui se passe ?

LA VOISINE — Quoi, tu n'as rien entendu ?

ELENA — De quoi vous parlez ?

LA VOISINE — Mais des militaires qui sont partout dans l'immeuble ! Ils recherchent quelqu'un…

ELENA — C'est la police ou quoi ?

LA VOISINE — Ils sont en uniforme… Ils m'ont demandé : vous n'auriez pas vu un individu louche ? Il serait entré dans notre immeuble… Ils disent qu'il est peut-être armé…

ELENA, *jetant un coup d'œil dans la cage d'escalier* — Mais entrez, entrez, ne restez pas sur le seuil, comme ça…

La voisine entre, Elena referme vite la porte derrière elle.

LA VOISINE — Et Andreï n'est pas là, si ?

ELENA — Non. Pourquoi ?

LA VOISINE — Je ne serais pas entrée. Tu sais bien qu'il ne m'aime pas. Il me déteste, même.

ELENA — « Il me déteste »… Comme vous y allez…

LA VOISINE — Et férocement, même. Je ne sais pas ce que je lui ai fait…

ELENA — Vous vouliez me dire quelque chose ?

LA VOISINE — Oui, voilà. J'étais juste en train de revenir du magasin. J'étais sortie pour acheter du pain, à cette heure-là, il est tout frais. Et je me disais, c'est incroyable, là, tout autour, les gens se soulèvent, manifestent, et le pain est livré exactement à la même heure que d'habitude. Tu regardes la télé, non ? Ah oui, c'est vrai, vous n'avez pas la télé… Alors tu ne connais pas les nouvelles ?

ELENA — S'il vous plaît, prenons les choses dans l'ordre, sinon on va s'embrouiller.

La voisine — Dans l'ordre. Donne-moi de l'eau, s'il te plaît… Ça m'a épuisée de monter jusque chez toi… Non mais tu te rends compte ? Le pain est livré à heures fixes, mais l'ascenseur, lui, est coupé !

Mollement, Elena l'invite d'un geste à entrer, puis passe derrière elle, remplit un verre d'eau, le tend à la voisine qui s'assoit et en boit quelques gorgées.

Ah, merci… Je suis épuisée… Bon, voilà, je rentrais à la maison et ils m'ont abordée juste à l'entrée de l'immeuble. Celui qui parlait avec moi avait des étoiles, comme ça, sur les épaules. « Tu vas loin, la mère ? » Je lui dis : « Ben, je rentre chez moi, pourquoi, il s'est passé quelque chose ? » Et lui : « On a fait une descente au marché, on fait la chasse aux clandestins. » Je dis : « Mais de qui vous parlez ? » « Des culs noirs, des yeux bridés. Apparemment, il y en aurait un qui se serait caché ici. » Je lui demande : « Ici, dans notre immeuble ? » « Oui, dans votre immeuble. Alors prenez garde, la mère. Il est peut-être armé. » Et là, il a un rire méchant, tu imagines ? Et moi je me dis : « Ah, petit salopard, t'es là avec tes petites étoiles, et tu te payes la tête d'une vieille ? Va au diable ! » Et je suis partie, mais j'avais le cœur qui battait fort, là. Je me suis vite enfermée chez moi, je me suis assise un instant, et puis j'ai pensé à toi… Je me suis traînée jusqu'ici… Je vais m'asseoir une minute pour reprendre mon souffle…

Elena — Et pourquoi avez-vous pensé à moi ?

La voisine, *fixant soudainement Elena* — Un mauvais pressentiment. Et toi, tu ne savais rien, si ?

Elena, *hésitante* — N-non… Je m'étais assoupie, vous m'avez réveillée, et en me levant, encore à moitié endormie, je me suis cognée contre l'étagère, vous voyez ?

Elle ramasse les livres tombés à terre, les remet à leur place… Elle se baisse plus bas que nécessaire et fait discrètement un signe à l'inconnu resté sous le lit, pour lui dire de garder le silence.

La voisine — Écoute, tu sais à quoi ça me fait penser tout d'un coup ? Hier, ce… J'oublie toujours son nom… tu sais, notre Premier ministre, là… Ce diable de…

Elena — Je ne sais pas comment il s'appelle…

La voisine — Bon, peu importe. Hier il faisait une déclaration, à la télé. D'après lui, le gros problème aujourd'hui, ce sont ces clandestins. Bla bla bla, ils ne payent pas d'impôts, ils apportent avec eux criminalité et saleté… Et les militaires leur font la chasse du matin au soir. Dis-moi, comment de tels imbéciles peuvent être ministres ? Avec tout ce qui se passe en ce moment, eux, ils font la chasse aux noirs !

Elena — Quels salopards ! Seigneur, comme j'en ai assez de tout ça ! Il leur fallait un ennemi, ils l'ont trouvé ! C'est toujours comme ça : à peine le peuple commence-t-il à protester, qu'on nous colle une bonne guerre… Et à qui va-t-on la déclarer cette fois-ci ? Eh bien voilà, tenez ! Et ils trouveront toujours quelqu'un à dépouiller, à tuer…

La voisine — Ah, Dieu nous en garde ! *(Elle se signe.)* Les gens n'ont pas honte…

Elena — Andreï aurait dû rentrer depuis longtemps… Je suis inquiète… *(Pause. Elle regarde attentivement sa voisine.)* Mais si je m'écoute, je sens que tout va bien pour lui.

La voisine, *après une pause* — Moi aussi, j'ai l'impression que tout va bien pour lui, je ne sais pas pourquoi.

Elena, *soupirant avec soulagement* — Vous avez sans doute entendu parler de ce qui se passe sur la place ?

La voisine — Je n'y suis pas encore allée aujourd'hui. Hier j'avais fait des pirojkis[1], je les ai apportés là-bas et je les ai distribués. Au chou et aux pommes de terre… Tout un panier. Si tu avais vu à quelle vitesse ils sont partis. Et comme ils me remerciaient ! Comme si…

Elena, *l'interrompant* — Margarita Tikhonovna, ils construisent des barricades… Je l'ai vu par la fenêtre. Et ils arrachent les pavés. Quelle horreur… Au vingt et unième siècle…

La voisine — Et moi, hier, j'ai vu une colonne de militaires.

Elena — Oui, vous me l'avez dit…

La voisine — Et ils l'ont dit aujourd'hui à la télévision : ils les font venir de tout le pays… Ça fait vraiment peur… Ils ont même des chars d'assaut, des canons… Mais ne t'inquiète pas comme ça. Il paraît que des négociations sont en cours au plus haut niveau, même avec des présidents étrangers. Si Dieu le veut, tout ira bien. Lena, tu es tellement anxieuse. Prie donc, tu te sentiras mieux.

Elena — Je ne sais pas prier. Je prie, bien sûr, mais à ma façon.

La voisine — Mais à ta façon, c'est très bien. Prends une bougie et prie comme ça.

Elena — C'est toujours difficile de trouver les bons mots, de dégager les priorités, vous voyez ?

La voisine — Mais Lenotchka, qu'est-ce que tu racontes ! Aujourd'hui, la priorité est la même pour tout le monde. Qu'on nous débarrasse de ces démons. Qu'ils ne se mettent pas à tirer de tous côtés… Et s'ils le font quand même, qu'il y ait le moins de sang possible. Non ?

Elena — Oui, Margarita Tikhonovna. Amen. Priez aussi pour moi…

1. Petits chaussons fourrés.

Un coup de sonnette franc retentit. Et un second, tout de suite après. La voisine se lève d'un bond et va dans le couloir.

La voisine — Mon Dieu, mon Dieu, c'est sans doute ton Andreï. Lenotchka, surtout ne m'en veux pas, mais il me fait peur.

Elle se cache derrière la porte de la grande penderie de l'entrée.

Je vais rester ici le temps qu'il entre, et puis je sortirai sans faire de bruit, il ne m'entendra même pas, je ferai tout doucement, comme ça…

Elle se cache.

Elena, *ouvrant la porte de la penderie, à voix basse* — Margarita Tikhonovna, mais qu'est-ce que vous allez inventer ?

La voisine — J'ai peur, j'ai vraiment peur quand il se met en colère… J'ai les doigts qui s'engourdissent complètement. Et c'est mieux pour toi aussi… Mais fais-le entrer directement dans la pièce…

Elle referme la porte de la penderie. On sonne encore une fois à la porte avec insistance. L'inconnu tente de sortir de sa cachette et d'atteindre son arme, mais il n'y parvient pas et rampe de nouveau sous le lit.

Elena — Qui est-ce ?

Une voix masculine — Police ! Ouvrez !

Elena — Qu'est-ce qui se passe ? Qu'est-ce que vous voulez ?

La voix masculine — Ouvrez et je vous le dirai.

Elena — Vous avez… un mandat ?

La voix masculine – Bien sûr.

Elena ouvre la porte d'entrée. Un officier de police entre.

L'officier — Alors, qu'est-ce qui vous rend si méfiante ?

ELENA — Montrez-moi votre mandat.

L'OFFICIER — Non mais vous rigolez ou quoi ? Quel mandat ? Nous faisons une simple enquête auprès des habitants. Pas besoin de mandat pour ça. Et même s'il en fallait un… *(Il agite la main.)* Par les temps qui courent, on se fiche bien des mandats…

ELENA — Vous faites une enquête sur quoi ?

L'OFFICIER — Nous allons rester ici pour discuter ?

ELENA — Excusez-moi, je suis pressée, et l'appartement est un peu en bazar.

L'OFFICIER, *regardant la pièce par-dessus l'épaule d'Elena* — Oui, je vois… *(Il sort de sa sacoche un crayon et un papier.)*

Nom, prénom ?

ELENA — Je suis obligée de répondre ?

L'officier hausse les épaules.

Je peux appeler mon avocat ?

L'OFFICIER — Quoi, vous avez un avocat ?

ELENA — Oui… J'ai deux connaissances qui ont fait du droit…

L'OFFICIER, *rangeant son crayon et son papier* — Bon, puisque vous êtes si méfiante, nous allons juste discuter. Dites-moi, s'il vous plaît, vous n'avez rien remarqué de suspect aujourd'hui ?

ELENA — Où ?

L'OFFICIER — Ici. Peut-être du bruit dans l'escalier… ou quelqu'un qui aurait sonné à votre porte…

ELENA — Je ne sais pas. Pour être franche, je dormais, vous m'avez réveillée…

L'officier la regarde attentivement

L'OFFICIER — Intéressant…

ELENA — Qu'est-ce qui est intéressant ?

L'OFFICIER — Vous me dites que vous êtes pressée, et en fait vous dormiez : ce n'est pas très logique. Même plutôt suspect, non ?

ELENA, *confuse* — C'est juste que j'ai trop dormi, j'aurais dû être partie depuis longtemps, mais je me suis rendormie…

L'OFFICIER — Et pourquoi vous dormez en pleine journée ?

ELENA — Je suis très fatiguée, j'ai beaucoup de travail…

L'OFFICIER — Et où travaillez-vous ?

ELENA — C'est quoi, un interrogatoire ? Pourquoi vous voulez savoir où je travaille ?

L'OFFICIER — Je pose des questions. Vous me dites que vous êtes pressée, et en fait vous dormez, soi-disant. Vous cachez votre nom. Vous ne voulez pas me dire où vous travaillez. Est-ce suspect ? C'est suspect.

ELENA — Je n'ai entendu aucun bruit, et je n'aurais rien pu entendre, car je me suis allongée pour me reposer et je me suis endormie. Si c'est tout ce que vous voulez savoir, sortez maintenant s'il vous plaît, car je suis réellement pressée.

L'OFFICIER — Mais pourquoi vous êtes si nerveuse, hein ?

ELENA — Vous avez raison. Pardonnez-moi, tous ces événements… Je suis à bout…

L'OFFICIER — Vous voulez dire que vous sympathisez ?

ELENA — Avec qui ?

L'OFFICIER — Avec eux, là, sur la place.

ELENA — Même si c'était le cas, cela ne regarde que moi.

L'officier — Oui, que vous, bien sûr… Permettez ?

Il l'écarte doucement et passe dans la pièce.

Elena — De quel droit vous comportez-vous ainsi ?

L'officier — Ah, tout de suite, « de quel droit » ! De nos jours… chacun fait sa loi.

Une sonnerie de téléphone retentit. Elena se précipite sur le combiné. Tandis qu'elle parle, l'officier l'écoute, observe la pièce avec attention, puis s'approche de la fenêtre, écarte le rideau et regarde en bas. Margarita Tikhonovna entrouvre la porte de la penderie, en sort, tente d'ouvrir sans bruit la porte d'entrée, mais ne parvient pas à venir à bout du verrou assez vite et retourne se cacher.

Elena — Allô ! Machenka, salut Machenka, je suis si heureuse de t'entendre… Ma voix est normale… Seulement, je suis un peu inquiète. Andreï est parti ce matin, et il ne m'a pas encore appelée… Et ici, en plus… Oui, ce maudit consulat… Non, pas pour le moment, c'est pour ça qu'il y est retourné… Oui, je me souviens, bien sûr. Oh mon Dieu, c'est urgent ? Bien sûr, attends. *(Elle fouille dans les papiers sur la table.)* C'est un très bon dentiste, mais je n'arrive pas à mettre la main sur le papier où je l'avais noté… Oui, c'était il y a longtemps… il devait déménager, je ne sais pas où il consulte aujourd'hui… Non, je ne le trouve pas, un peu plus tard, d'accord ? Quoi ? Au cinéma ? Tu rigoles ? Il y en a encore qui passent des films ? Non, en ce moment, je n'ai pas la tête à ça… D'ailleurs, là, j'ai la police à la maison… Ils recherchent quelqu'un, ils posent des questions… Non, pour le moment, ce n'est pas nécessaire… Ne t'en fais pas, ça va aller. Allez, je t'embrasse, bon film… *(Elle raccroche.)* Je vous ai déjà dit tout ce que je pouvais, et…

L'officier, *l'interrompant* — Très intéressant…

Elena — Quoi ?

L'officier, *lui montrant la fenêtre* — Ça, là. *(Il se retourne, la regarde avec attention.)* Andreï, c'est votre mari, si j'ai bien compris ?

Elena — C'est ça.

L'officier — Vous allez partir à l'étranger ?

Elena — Ça aussi, c'est suspect ?

L'officier — Il faut que je vous montre quelque chose. Asseyez-vous.

Il s'assoit sur le bord du lit, prend sa sacoche et l'invite d'un geste à s'asseoir près de lui. Elena s'assoit.

Savez-vous ce qui est suspect aussi ? Vous ne m'avez même pas demandé ce qui se passait, ni qui nous recherchions. Tout le monde nous pose la question…

Elena — Et en quoi ça m'intéresserait de savoir qui vous recherchez ? … Écoutez, si vous n'avez pas d'autres questions, sortez, s'il vous plaît. Je suis très pressée et Andreï va arriver.

L'officier — Au fait, je pense que votre Andreï a beaucoup de chance…

Elena — Je ne pense pas que faire des compliments entre dans vos obligations… Qu'est-ce que vous vouliez me montrer ?

L'officier — Regardez.

Il déplie un plan de telle façon qu'il couvre ses genoux et ceux d'Elena.

Voilà, c'est notre place, hum, le Maïdan, pour ainsi dire. Voilà votre immeuble, juste au milieu…

Elena, *s'écartant un peu* — Et alors ?

L'officier, *continuant de passer son doigt sur le plan* — Voilà, de ce côté-ci, il n'y a aucun bâtiment à proximité, vous voyez ? Et

là, il y a des bâtiments, mais au centre, en ce point hautement stratégique, si on peut dire, il n'y a que votre immeuble. Et savez-vous que dans cet immeuble, les seules fenêtres qui donnent sur la place sont celles de votre appartement ?

ELENA — Oui, je le sais. Et alors ?

Elle se lève. L'officier replie le plan en regardant Lena en silence. Pause.

L'OFFICIER — Alors donc, vous sympathisez ? Allez, ne craignez rien, beaucoup de gens sympathisent. Vous pensez que ça me fait plaisir d'exécuter leurs ordres ? *(À voix basse.)* Peut-être que moi-même, je n'attends que ça… D'ailleurs, dans ce cas je pourrais bien prendre du grade. Ah, dans notre brigade, les têtes vont tomber ! Ah, elles vont tombeeeeer… *(Il sort un paquet de cigarettes.)* Vous fumez ?

ELENA — Non.

L'OFFICIER — Moi non plus. Je vois que nous avons un point commun… *(Il range le paquet.)* Mais, voyez-vous, un ordre, c'est…

Plusieurs coups de sonnette insistants retentissent. Elena se précipite dans l'entrée.

Une minute !

Il lui passe devant, se poste derrière la porte et ouvre l'étui de son arme.

Maintenant, ouvrez.

ELENA — Mon Dieu !

Elena ouvre la porte. Andreï entre, essoufflé. Ils se jettent dans les bras l'un de l'autre.

ANDREÏ — Lena, Lenotchka, pardonne-moi. Je n'avais plus de batterie, je ne pouvais pas t'appeler, il faut que je jette ce téléphone. Les transports en commun ne fonctionnent pratiquement plus. J'ai couru presque la moitié du chemin… Comment vas-tu ?

ELENA, *se reculant légèrement* — Plus tard, Andriouch, nous avons un invité…

ANDREÏ, *voyant l'officier qui sort de derrière la porte* — Bonjour ! Il est arrivé quelque chose ? Lena, qu'est-ce que ça veut dire ?

ELENA — J'ai cru comprendre qu'ils recherchaient quelqu'un, ils font le tour de tous les appartements.

L'OFFICIER — Nous effectuons une opération d'interpellation de clandestins. L'un d'eux est entré dans cet immeuble… Et Elena… excusez-moi, quel est votre patronyme ?

ANDREÏ, *jetant un coup d'œil rapide à Elena* — Je vois, « Elena »… Mais bien sûr… Bon, qu'est-ce que vous voulez ?

L'OFFICIER — Nous avons une opération en cours, une enquête auprès des habitants…

ANDREÏ — À propos des clandestins ?

L'OFFICIER — Oui.

ANDREÏ, *regardant par la fenêtre* — Mouais… Les clandestins, donc… Depuis longtemps ?

L'OFFICIER — Depuis longtemps quoi ?

ANDREÏ — Vous êtes ici depuis longtemps ?

L'OFFICIER — Une quinzaine de minutes…

ANDREÏ — Vous étiez déjà venu avant ?

ELENA — Et c'est parti…

ANDREÏ — Quoi « c'est parti » ? Vous ne pouviez pas trouver quelque chose de plus intelligent ?! Quels clandestins, merde ?! Bientôt on ne pourra plus marcher dans les rues à cause des barricades, il y a des militaires partout, un magasin sur deux est fermé, et vous venez me raconter que la police court après les clandestins ?

L'OFFICIER — Mais vous n'avez pas entendu le Premier ministre, hier ?

ANDREÏ — Ni hier, ni avant-hier, ni jamais ! J'ai jeté ma télé il y a deux ans. Et je ne veux rien savoir de vos premiers ministres, de vos présidents, de vos parlementaires à la noix…

ELENA — Andreï, épargnons-nous une scène.

ANDREÏ — Lena, dis-moi, s'il te plaît…

ELENA, *le regardant fixement dans les yeux* — Andreï, il y a quinze minutes, il a passé cette porte pour la première fois.

ANDREÏ, *las* — D'accord. Excuse-moi… Vous avez posé toutes vos questions ?

L'OFFICIER — Non. Vous êtes qui ?

ANDREÏ — Comment ça ?

L'OFFICIER — Vos papiers !

ELENA — Qu'est-ce que ça signifie ?

L'OFFICIER — Contrôle d'identité. Au cas où…

Andreï fouille dans son sac et tend son passeport.

ANDREÏ — Voilà. Tenez !

L'OFFICIER — Alo-ors.

Il ouvre le passeport et le vérifie scrupuleusement.

Ouais. Alo-o-o-rs… *(Il lui rend son passeport. À Elena.)* Et le vôtre !

ANDREÏ — C'est moi qui l'ai aussi, un instant… *(Il cherche.)*

L'OFFICIER — Il est interdit de confier son passeport à un tiers. Quel qu'il soit ! Et si je vous avais demandé vos papiers dès mon arrivée ? Vous n'aviez pas de passeport sur vous… Est-ce suspect ? Oui, c'est suspect.

ANDREÏ — Je suis allé au consulat, ils demandent tant de documents là-bas, que je l'ai pris au cas où… Tenez !

Il lui tend le passeport. L'officier examine le document et le lui rend.

L'OFFICIER — Bon, voilà. Nous installons notre poste de contrôle en bas, près de l'entrée de l'immeuble, jusqu'à ce soir. Si vous remarquez quelque chose de suspect, venez le signaler immédiatement… Au revoir ! Nous nous reverrons peut-être.

Il sort. Andreï referme et verrouille la porte.

ANDREÏ — J'espère bien que non. *(Il se retourne vers Elena.)* Len, pardonne-moi !

ELENA — Ils ont pris le dossier ?

Andreï secoue négativement la tête.

Et c'était quoi cette fois-ci ?

ANDREÏ, *agitant la main* — L'attestation de la banque était périmée… Ça faisait plus d'un mois que je l'avais.

ELENA — Mmmerde ! Et il y a encore quelque chose sur le compte ?

Andreï forme un « zéro » avec ses doigts.

Et qu'est-ce qu'on va faire maintenant ?

ANDREÏ — Je vais acheter un flingue et je vais tous les buter.

ELENA — Et plus sérieusement ?

ANDREÏ — Tu as une meilleure idée ?

ELENA, *jetant un regard vers la penderie* — Ah, j'avais complètement oublié… *(Elle l'emmène dans la pièce.)* Je voulais te montrer quelque chose. *(Elle l'entraîne vers la fenêtre.)* Tu as vu ça ?

ANDREÏ, *regardant dehors* — J'ai vu ça dans toute la ville aujourd'hui.

ELENA — Et qu'est-ce qui va se passer maintenant ?

ANDREÏ — Je ne sais pas, Len. Mais si un fusil est accroché au mur [2]…

ELENA — Andreï, je ne peux plus rester ici à t'attendre. Tout ça me rend folle. J'ai peur, tu comprends ça ? Je veux partir d'ici le plus vite possible. Nous n'avons pas de télé, mais moi j'ai…

ANDREÏ, *l'interrompant* — Mais toi tu as une imagination très développée. Je le sais. Écoute, pas maintenant, s'il te plaît, nous avons très peu de temps. J'ai pu passer à la banque en revenant, elle n'est pas encore fermée, je ne sais par quel miracle, j'ai discuté avec le responsable, je lui ai expliqué la situation, il m'a promis de me faire une fausse attestation. Je peux aller la chercher dans une heure environ. Et j'arriverai alors à temps pour donner le tout au consulat, ils m'ont dit que je pouvais essayer de redéposer mon dossier aujourd'hui.

ELENA — « Essayer » ! Tu es un musicien immensément talentueux, tu…

ANDREÏ, *l'interrompant* — Quoi ? Qu'est-ce que tu as dit ? Immensément talentueux ? Génial ! Tu voulais dire « génial ».

2. Référence à une phrase d'Anton Tchekhov (dans une lettre envoyée en 1889 à l'homme de lettres Alexandr Lazarev-Grouzinski) : « Si au début d'une pièce un fusil est accroché au mur, alors (avant la fin de la pièce) il devra faire feu ».

ELENA — Andreï, ça suffit. Écoute, tu as un contrat pour quinze concerts dans toute l'Europe. Tu es une personne normale, après tout ! Et tu es obligé de courir et de faire des courbettes devant ces fonctionnaires ! Devant ces gens dont la seule fonction vitale consiste à déplacer des papiers d'un endroit à l'autre. Et de quel droit ces gens prennent-ils des décisions ? De quel droit exigent-ils des attestations des employeurs, des banques, et tous ces tas de papiers ?

ANDREÏ — C'est vrai qu'au consulat, tu te sens un peu comme un strip-teaseur…

ELENA — Pourquoi est-ce que nous devons trembler ? prendront, prendront pas, donneront, donneront pas ? Seulement parce que nous sommes nés dans ce pays oublié de Dieu ?

ANDREÏ — Bien sûr que oui ! Ils jouissent du droit de naissance. Pour eux, nous sommes une caste inférieure. Un sous-peuple. Des serfs, qu'il faut maintenir le plus loin possible de la table du maître, et le plus près possible de l'étable. Mais ils ont le droit de ne pas nous faire confiance, Lena, car si nous nous comportons en esclaves, alors nous serons traités en esclaves.

ELENA — Mais moi je ne veux pas que toi et moi soyons considérés comme des esclaves. Donne-moi le téléphone du consul !

ANDREÏ — Ça ne sert à rien, Len, ça ne ferait qu'envenimer les choses.

ELENA — Et voilà ! Il est là, ton esclavage, dans ce larbinisme. « Pourvu qu'il n'arrive rien » [3].

ANDREÏ, *s'approchant d'elle* — Len, arrête… Quand je courais pour revenir ici, je me disais que parfois nous gaspillons notre temps. En réalité, nous sommes très heureux tous les deux.

3. Nouvelle référence à Anton Tchekhov, cette réplique, tirée du récit *L'homme à l'étui*, est souvent citée pour souligner le caractère timide, trop prudent d'un personnage trop attaché à la norme et aux habitudes.

Nous pouvons tout simplement être ensemble, discuter, nous disputer, nous expliquer, mais ensemble. Tu sais, je pense que la présence de militaires en ville stimule sérieusement le bon sens.

Margarita Tikhonovna sort enfin de son abri et essaie d'ouvrir la porte d'entrée aussi discrètement que possible.

ELENA, *enlaçant Andreï* — Et que te dit le bon sens ?

Andreï la soulève, la porte et la pose sur le lit.

ANDREÏ — Que je dois être dans une heure à la banque, mais que tu m'as manqué… Et que si tu ne m'embrasses pas immédiatement, je vais éclater en mille morceaux…

ELENA — D'accord, je vais t'embrasser. *(Elle l'embrasse et se lève.)* Mais pour le reste, on verra plus tard.

ANDREÏ — Pourquoi plus tard ? Plus tard, c'est jamais.

Margarita Tikhonovna se glisse hors de l'appartement en refermant la porte derrière elle. La porte claque doucement.

ANDREÏ, *sursautant* — Tu as entendu ?

ELENA, *l'enlaçant* — Quoi ?

ANDREÏ — La porte d'entrée a claqué.

ELENA — Tu as dû rêver…

ANDREÏ — Non, elle a claqué, j'en suis sûr.

ELENA — C'était peut-être celle des voisins.

Andreï se lève, va dans l'entrée, ouvre la porte, regarde sur le palier.

ANDREÏ, *criant à Elena, restée assise sur le lit* — C'est bizarre ! Len, regarde, la porte est ouverte. Je l'avais fermée à clé, je m'en

souviens très bien. Quand ce salaud est sorti, j'ai fermé à clé derrière lui. C'est très bizarre.

Andreï referme la porte à clé, regarde autour de lui dans l'entrée, jette un coup d'œil dans la penderie, puis entre à l'intérieur, ressort et revient près d'Elena. Il se poste en face d'elle, la regarde fixement. Il s'approche du placard le plus proche, et en frappe la porte d'un grand coup, si bien que des objets qui étaient posés au-dessus tombent.

Eh bien, voilà ce qui explique ton « plus tard ».

Elena le regarde tranquillement.

C'est qui ? *(Après un instant, se contenant.)* Elena, je te parle, c'est qui ?

ELENA, *après un soupir* — Andreï, c'est quoi le problème encore ?

ANDREÏ — Qui était caché dans la penderie ? Le tabouret n'a même pas eu le temps de refroidir et les boîtes de chaussures sont toutes écrasées.

ELENA, *riant* — Ce n'est pas du tout ce que tu crois.

ANDREÏ — Tu veux dire qu'il n'y avait personne là-dedans ?

ELENA — Andreï, je ne voulais pas que tu te fâches.

ANDREÏ — Que je me fâche ?

ELENA — Calme-toi. C'était notre voisine qui était là, Margarita Tikhonovna. Elle s'était cachée là quand l'autre est venu poser ses questions… Elle pensait que c'était toi qui sonnais, et elle s'est cachée dans la penderie. « Andreï me déteste, c'est mieux que je reste là, et après je me faufilerai hors d'ici »…

ANDREÏ — Bon sang… J'ai senti cette odeur de vieux parfum… Et je me disais, ça me rappelle quelque chose… *(Il rit et prend Elena dans ses bras.)* Lenka, pardonne-moi, c'est plus fort que moi, je

perds immédiatement mon sang-froid, je sors de mes gonds. Et tu en as encore beaucoup en stock comme ça ?

ELENA — Non, juste un ou deux amants…

ANDREÏ, *l'embrassant* — Où est-ce que tu les caches tous ? Attends, mais pourquoi est-ce que tu as laissé entrer cette Margarita ? Combien de fois je t'ai demandé… Len, prends ça comme tu veux, mais c'est une vraie sorcière, je te l'ai dit cent fois. Tu as vu ses yeux ? Et ses lobes d'oreille qui pendouillent. Au Moyen-Âge, ils brûlaient celles qui avaient des oreilles pareilles. Et ils avaient bien raison…

ELENA — Andreï, parfois j'ai juste honte de t'entendre… J'ai presque toujours honte.

ANDREÏ — Et pourquoi tu t'es mariée avec moi, alors ?

ELENA — Je t'avais entendu jouer, pas parler.

Andreï se précipite dans la pièce voisine.

ANDREÏ, *criant* — Lena ! Lenka, viens ici, vite !

ELENA, *criant* – Andreï, ne te comporte pas comme un gamin, il faut que tu y ailles.

On entend Andreï qui, dans la pièce voisine, commence à jouer au violon la troisième partie du concert de Paganini pour violon et orchestre. Un instant après, Andreï réapparaît sur le seuil, sans son violon. La musique continue.

ANDREÏ, *souriant* — Tu ne l'as pas reconnu ? C'est Menuhin.

ELENA — Je l'ai reconnu tout de suite.

ANDREÏ, *s'approchant* — Et ben non ! Tu n'as rien reconnu du tout. Tu es inculte musicalement.

La lumière s'éteint, et une obscurité presque totale envahit la pièce.

LA VOIX D'ELENA — Qu'est-ce que tu fais ?

LA VOIX D'ANDREÏ — D'après toi ?

LA VOIX D'ELENA — Je t'ai dit, pas maintenant. Andreï, ça suffit ! Tu ne dois pas courir à la banque ?

LA VOIX D'ANDREÏ — J'ai le temps, j'arrive toujours à temps pour tout. Il n'y a que pour toi que je n'ai jamais le temps.

LA VOIX D'ELENA — Andriouch, allez, s'il te plaît, sois sage.

Bruits de baisers. Un coup de feu éclate soudain, on voit une étincelle puis on entend un gémissement sourd.

LA VOIX D'ELENA — Seigneur !

LA VOIX D'ANDREÏ — Bon sang ! Qu'est-ce que c'est ?

Un bruit de pas se fait entendre. La lumière s'allume. L'inconnu est assis par terre, adossé à l'armoire, il gémit en serrant contre lui son bras ensanglanté. Le pistolet est par terre, près de lui. Elena perd connaissance, Andreï la retient dans sa chute.

ANDREÏ, *criant* — Tu es qui ? Tu es qui, toi, hein ? Réponds-moi ! Lenotchka, ma chérie, qu'est-ce qui t'arrive ? *(Il lui tapote les joues.)* Lena, Lena, réveille-toi. Mais tu es qui, hein ?

Il attrape le pistolet, le pointe sur l'inconnu qui ne réagit pas mais continue à gémir.

Réponds, connard ! Lenotchka, Len, Le-na.

D'une main, il donne une bonne claque à Lena pour la réveiller, de l'autre il maintient l'inconnu en joue.

Lenka, réveille-toi, bon sang ! Seigneur, mais qu'est-ce qui se passe ici ?

ELENA, *revenant à elle* — Andriouch, de l'eau !

ANDREÏ — De l'eau, oui, oui, tout de suite.

Il lui met le pistolet dans la main en lui montrant l'inconnu.

Surveille-le !

Il court dans la pièce voisine. Dès qu'il sort, Elena pose le pistolet et, faiblement, le repousse le plus loin possible d'elle. Andreï revient rapidement avec un verre d'eau et fait boire Elena, assise par terre. L'inconnu ne gémit plus, mais il pleurniche doucement.

ANDREÏ — Lena, Lena, tu vas mieux ?

Elena hoche la tête.

Lena, Lena, Lenotchka, qui c'est ? C'est qui, hein ? D'où il sort ?

ELENA, *parlant avec difficulté* — De sous le lit.

ANDREÏ — Qu'est-ce qu'il y a sous le lit ?

Il regarde craintivement sous le lit, puis Lena.

Merde ! Il était sous notre lit ?

Elena acquiesce. Andreï se lève d'un bond, et se met à faire de grands pas dans la pièce.

Seigneur, mais pourquoi ça me tombe dessus ?

Il se précipite vers Elena.

Alors tu ne plaisantais pas !!! Il est où le deuxième ?

Il se jette sur l'inconnu, l'attrape par les épaules.

Où est le deuxième ???

Il fait le tour de la pièce, regardant sous la table, dans l'armoire… Rassemblant ses forces, Elena crie le plus fort possible.

ELENA — Andreï !

Andreï court à elle, tombe à genoux. Elena lui prend la tête dans les mains et le serre contre elle.

Andreï, ce n'est pas ça, pas du tout… C'est celui qu'ils recherchent. Le clandestin. Il était poursuivi, j'ai ouvert, il s'est caché. C'est tout. Donne-moi de l'eau !

Andreï prend le verre et la fait boire précautionneusement.

ANDREÏ — Lentchik, Lentchik, j'ai compris, j'ai tout compris. Maintenant ça va aller mieux, là… Merde, mais pourquoi il a un pistolet ?

ELENA, *revenant progressivement à elle* — Je lui avais pris le pistolet et je l'avais jeté sous l'armoire. Il a sûrement essayé de l'attraper dans l'obscurité et le coup est parti tout seul. Mais si tu n'avais pas éteint la lumière aussi, si ces fantaisies idiotes ne t'étaient pas passées par la tête… Moi aussi j'essaierais de m'éclipser discrètement si des gens commençaient à faire l'amour au-dessus de ma tête.

ANDREÏ — Lena, Lena, Lena, pardonne-moi. *(Pause.)* Mais je ne savais pas… Pourquoi tu ne m'as rien dit ?

ELENA — Pour que tu le tues ? Et que je vienne te voir au parloir ?

ANDREÏ — Bon… Et qu'est-ce qu'on fait de lui ?

ELENA — Aide-moi à me lever.

Elle s'appuie sur Andreï et ils s'approchent de l'inconnu. Elle se met à genoux, touche doucement le bras de l'inconnu et regarde la plaie.

C'est rien, c'est rien, tout ira bien. Il est en état de choc. Andreï, il faut vite nettoyer sa plaie. Apporte une bassine d'eau et la boîte à pharmacie.

Andreï part en courant.

ELENA, *criant* — Regarde si tu trouves des bandages, du coton, de l'eau oxygénée. Apporte toute la boîte ! *(À l'inconnu, tout en examinant la plaie.)* Là, là. Tout va bien se passer, tout ira bien, tout ira bien…

Elle tend le bras, attrape un oreiller, et le dépose sous la tête du blessé. Andreï apporte une bassine d'eau et la boîte à pharmacie. Ils nettoient la plaie. De temps en temps, l'inconnu pousse un cri.

Il semble que la balle ait traversé le bras. C'est mieux comme ça. Mais il faut bien nettoyer la plaie.

ANDREÏ, *regardant autour de l'armoire* — Oui, elle a traversé, regarde, elle s'est fichée dans le mur. *(Il revient vers Elena.)* Écoute, tu es sûre que nous faisons bien ? Il est recherché, et armé…

ELENA, *pansant la plaie* — Il n'est pas dangereux. Essaye d'imaginer, toi, que tu te retrouves dans un pays étranger où régnerait l'arbitraire. Toi aussi, la première chose que tu ferais, ça serait d'acheter un pistolet pour te rassurer. Aide-moi à l'emmener dans l'autre pièce, on va l'allonger là-bas.

Andreï l'aide de mauvaise grâce.

ANDREÏ — C'est la pièce de mon violon… Bon, je vais le sortir. Comment il s'appelle ?

ELENA — Je n'en ai aucune idée.

ANDREÏ, *à l'inconnu* — Tu m'entends ?

L'inconnu approuve d'un signe de tête.

Comment tu t'appelles ?

L'INCONNU, *murmurant* — Vali [4].

ANDREÏ — Quoi ?

L'INCONNU, *dans un effort* — Vali.

ANDREÏ — Qui doit dégager ?

L'INCONNU, *dans un râle – My name is Vali.*

ANDREÏ — Ah, d'accord… Vali, tu peux marcher ?

Vali approuve de la tête.

Alors on se lève.

Ils aident le blessé à se lever et le soutiennent pour marcher, tout en continuant à parler entre eux.

ELENA — J'ai oublié de te dire que ta mère avait appelé, ils sont très vexés de ne pas avoir la moindre nouvelle de toi.

ANDREÏ — Je les appellerai plus tard, mais là, je vais laisser mon téléphone ici, il n'y a plus rien à en tirer… Si quelqu'un a entendu le coup de feu et vient te poser des questions, tu n'as qu'à dire que j'installais une étagère et que je suis tombé de l'échelle. Allez, allez Vali, encore quelques pas… Il faut vraiment que j'arrive à temps à la banque et au consulat. Je n'arrive pas à croire que je te laisse seule, Lena, avec ce gaillard, qui nous est tombé dessus…

Ils emmènent Vali dans l'autre pièce. Andreï revient, voit le pistolet, le ramasse et le cache dans son sac. La lumière s'éteint.

SCÈNE 2. DANS LA SALLE À MANGER

L'action se déroule dans l'appartement des parents d'Andreï. Sur la scène, une grande table recouverte d'une nappe sur laquelle sont posées l'une à côté de l'autre des pièces de

4. « Vali » en russe signifie « dégage », « tire-toi ».

vaisselle : une tasse, une soucoupe, une théière, une carafe à vin, un verre à pied. Tout au long de la scène, on entend un enchaînement de morceaux de guitare de Francis Goya[5].

La tasse — J'aime tellement ses lèvres… Un thé rouge et chaud brûle mes flancs, elle m'enlace délicatement de ses doigts secs, et pose si doucement ses lèvres sur moi… Je rêve de ses lèvres la nuit…

La soucoupe — Anna Sergueïevna est partie…

La tasse — Non, elle n'a pas pu partir comme ça, me laisser et partir. Lorsqu'elle termine son thé, quand tout est fini, elle m'emmène dans l'autre pièce là-bas, là où les murs brillent comme mes flancs, et elle me baigne dans une délicieuse eau mousseuse. Elle n'a pas pu partir pour longtemps. Elle va revenir près de moi. Aujourd'hui, Anna Sergueïevna n'a abreuvé mes entrailles de thé qu'une seule fois, elle va revenir et voudra le refaire une autre fois. Et plus tard, encore… Oui, oui, je sais.

Le verre à pied — Et mes entrailles pressentent que de gros ennuis nous attendent aujourd'hui…

La théière — Dis-le carrément : nous sommes tous en danger. La dernière fois, elle s'est mise à pleurer, pleurer, et elle a fini par briser la tête de mon frère.

La tasse — Ton frère ne l'avait jamais aimée ! Il faisait un thé soit beaucoup trop âpre, soit trop amer. Et qu'est-ce que j'étais censée ressentir, quand j'en étais remplie ? Quand je devais verser entre ses magnifiques lèvres cette… cette boisson, si j'ose dire ? Je me taisais, je ne disais rien. Et Anna Sergueïevna a plus de patience qu'un ange. Mais elle ne pouvait tout de même pas tolérer ça éternellement…

5. Guitariste classique et chanteur belge, il a acquis une notoriété particulière en Europe de l'Est après son album *Moscow nights*.

La théière — Et c'est pour ça qu'elle l'a attrapé par l'oreille et lancé contre le mur ? Souviens-toi comme il a éclaté en dizaines de morceaux ! Et les feuilles de thé trempées se sont échappées et éparpillées dans toute la pièce. Cette image m'obsède et me poursuit dans mes cauchemars.

La soucoupe, *à la tasse* — Écoute, sœur, Anna Sergueïevna est allée dans la cuisine. Et elle pleure… comme l'autre fois…

La tasse, *alarmée* — Elle pleure encore ? Qu'est-ce qui se passe ? Pourquoi pleure-t-elle ?

La soucoupe — Mais tu n'as pas entendu ? Elle vient tout juste de discuter avec Lev Borissovitch.

La carafe à vin — Aujourd'hui, il a terminé le vin rouge qu'il avait mis à décanter il y a deux ans et qu'il m'avait confié.

Le verre à pied — Il fait toujours ça quand il se dispute avec Anna Sergueïevna.

La carafe à vin — Il a encore hurlé qu'il allait boire de la vodka, alors qu'il sait très bien qu'Anna Sergueïevna s'est depuis longtemps débarrassée de toutes les bouteilles, quand on lui avait posé son diagnostic. Alors après, comme d'habitude, il est venu me chercher, mais cette fois-ci il ne restait qu'un peu de vin…

La tasse — Que s'est-il passé ? Pourquoi se sont-ils disputés ? Lev Borissovitch a encore mal parlé à Anna Sergueïevna ? Moi je n'ai fait que m'émerveiller en pensant à elle toute la matinée, et je ne me souviens de rien d'autre.

La soucoupe — Elle lui a demandé de ne pas sortir aujourd'hui. Elle lui a dit qu'elle avait peur pour lui. Et lui, il lui a répondu qu'il avait un important…

Le verre à pied, *l'interrompant* — Qu'il avait un entretien très important avec le directeur de je ne sais quelle usine. Il a mis

plusieurs mois à obtenir ce rendez-vous, fixé finalement pour aujourd'hui.

La soucoupe — Et Anna Sergueïevna lui a dit qu'étant donné son âge et sa réputation, c'est lui qui aurait dû fixer l'heure et le lieu du rendez-vous. Et que depuis toujours, son travail passait avant elle. Elle lui a dit qu'elle avait fait beaucoup de sacrifices pour lui, mais que lui n'avait jamais rien sacrifié pour elle. Et elle a ajouté qu'il avait brisé sa vie.

La tasse — Bien sûr qu'il l'a brisée. Dans sa jeunesse, elle était courtisée par Gueorgui. Je n'oublierai jamais ses lèvres, chaudes et humides… Vous, bien sûr, vous ne savez rien de tout ça, c'est un secret entre elle et moi.

La théière — Il l'a brisée, et c'est bien fait… Elle aussi a brisé la vie de mon frère… Et avant cela, elle avait jeté par la fenêtre mon cousin à café, et encore avant…

La tasse — Tais-toi ! Tu n'as pas le droit de parler comme ça, tu ne sais absolument rien de sa vie.

La théière — Bon, d'accord, si ce sujet n'intéresse personne, et si tout le monde veut que je me taise, alors je me tais. Je préfère méditer sur les arômes du thé plutôt que de vous écouter.

Le verre à pied — Et Lev Borissovitch lui a répondu qu'elle n'avait jamais su apprécier ce qu'elle avait…

La tasse — C'est vraiment bizarre, la matinée avait commencé si paisiblement… Ils étaient là, à prendre leur petit-déjeuner… Il y avait de la musique…

Pause.

La soucoupe — Andreï n'a pas appelé ?

Le verre à pied — Non…

La soucoupe — Et hier, il n'a pas appelé non plus ?

Le verre à pied — Ça fait deux semaines qu'il n'a pas appelé…

La tasse, *en soupirant* — Je vois…

La carafe à vin — Et qui a téléphoné hier, dans la journée ?

La soucoupe — C'était pour la retraite. On lui a dit qu'elle pouvait venir chercher sa pension.

La tasse — Avant, le téléphone sonnait tellement, que même dans le silence le plus complet j'avais l'impression d'en ressentir les vibrations. Et à présent, même lorsqu'il sonne, il me semble que c'est un rêve, et je ne ressens plus rien.

La carafe à vin — Parce que nos jours sont devenus pareils à nos rêves.

Le verre à pied — Fades et toujours identiques ?

La tasse — Mes rêves ne sont pas comme ça. Ils sont lumineux, ils sont chauds, ils sont…

La soucoupe — Ça fait déjà six mois qu'Andreï n'est pas venu…

Le verre à pied — Il est très occupé. Il a des répétitions tous les jours, du matin au soir…

La soucoupe — Oui, bien sûr.

Pause.

Le verre à pied — Tiens, il paraît que dans l'immeuble d'à côté il y a un nouveau magasin, avec des prix vraiment très bas…

La carafe à vin — C'est bizarre. Moi j'avais entendu qu'au contraire, les magasins fermaient en ce moment, que tout le monde avait peur, à cause des événements.

La tasse — Vous n'avez sans doute rien entendu depuis votre armoire, mais moi je regarde les informations chaque soir, et ils ont dit que le gouvernement, soucieux de son peuple, allait ouvrir une centaine de magasins sociaux dans toute la ville.

La soucoupe — Bon, c'est déjà ça… Tout devient si cher…

Le verre à pied — Surtout les médicaments.

La soucoupe — Peut-être qu'ils pourront mettre de l'argent de côté pour faire des cadeaux aux enfants.

Le verre à pied — Les enfants… Si tu parles d'Andreï et de sa Lena, ils en ont déjà tellement que c'est difficile de trouver quelque chose qui leur fasse plaisir…

La soucoupe — Ils n'ont pas de télé… Et quand on voit ce qui se passe ici… Comment peuvent-ils s'informer ?

La tasse — Et les séries ?

La carafe à vin — Ça m'étonnerait qu'ils aiment les séries.

La tasse — Comment peut-on ne pas aimer les séries ?

Le verre à pied — Andreï a dit qu'il avait jeté la télé.

La soucoupe — Il l'a jetée parce qu'elle était vieille… Il n'aurait pas jeté une télé neuve. Et on a des nouvelles d'Oksanotchka ?

Le verre à pied — Une lettre est arrivée il y a quelques jours… Les enfants vont à l'école. Katia a commencé les cours de violon.

La tasse — Comme Andriouchenka…

Le verre à pied — Oui, comme Andreï… Et le petit est entré à la maternelle.

Pause.

La soucoupe — Quelle est cette musique ?

La carafe à vin — Francis Goya.

La soucoupe — C'est beau… mais très triste.

La carafe à vin — C'est mielleux.

Le verre à pied — Quelqu'un a appelé hier… Je ne me rappelle pas qui…

La soucoupe — Hier, il y a même eu deux appels. Le premier pour rappeler que samedi, c'est l'anniversaire de la mort de Valera…

La carafe à vin — Valera était un bon ami.

Le verre à pied — Oui, c'est sûr.

La tasse — Qu'est-ce que j'entends ? Valera est mort ? Comme ses lèvres étaient sucrées ! Et ses mains chaudes…

La soucoupe — Calme-toi, ça s'est passé il y a un an. Et le deuxième appel venait du Canada.

Le verre à pied — Et comment ça va pour eux là-bas ?

La soucoupe — Tout va bien… Tranquille. Son frère et sa femme vivent leur vie, et leurs enfants la leur. Ils ne se voient pas souvent. Ils veulent faire un voyage en Europe : Paris, Vienne…

La tasse — Paris… J'ai toujours rêvé d'y aller…

La carafe à vin — Et pas de nouvelles du docteur ?

Le verre à pied — Non, rien de ce côté-là.

La soucoupe — Andreï va partir à l'étranger, il a un contrat.

Le verre à pied — Il va sans doute rester là-bas.

La soucoupe — Qu'il y reste… Mais comment ils vont faire ici sans lui ?

La carafe à vin — De toute façon, même en vivant ici, il ne vient jamais.

La soucoupe — Mais pourquoi est-ce qu'il ne téléphone pas ?

La carafe à vin — Ils se sont chamaillés la dernière fois… Lev Borissovitch a dit que tous les hommes politiques le décevaient, et que pour la première fois de sa vie il n'irait pas voter. Andreï lui a dit qu'en faisant ça, il soutenait le pouvoir. Lev Borissovitch s'est vexé et il lui a dit que le pouvoir et l'opposition, c'était bonnet blanc et blanc bonnet. Ils se sont disputés un bon moment, et Andreï a fini par lui raccrocher au nez.

Pause.

La théière, *ne pouvant plus se retenir* — À quoi bon tous ces grands discours ? Vous ne comprenez donc pas qu'on pourrait bien ne pas vivre jusqu'à ce soir ?

La tasse — Qu'est-ce que ça veut dire ? Ce soir, c'est notre série préférée, à Anna Sergueïevna et moi.

La théière — Tu veux regarder une série ce soir ?

La tasse — Oui.

La théière — Comme hier ?

La tasse — Oui.

La théière — Et comme avant-hier ?

La tasse — Oui.

La carafe à vin — Elle veut regarder une série chaque soir. Toujours.

La théière — Et pourquoi ?

La tasse — Comment ça « pourquoi » ? Qu'est-ce que tu me chantes ?

La théière — Tu as pourtant assisté à la mort de mon frère. Tu ne comprends donc pas que tu te trouves juste au bord, et qu'à n'importe quel moment, toi aussi tu peux perdre la vie ? Quand tu arrives à comprendre ça, tu ne te poses plus la question : « pourquoi ? »

La tasse — Pourquoi regarder des séries ?

La théière — Mais non, pourquoi tu existes ! Moi, par exemple, j'ai besoin de temps pour comprendre ça. J'ai besoin de toute la vie pour comprendre pourquoi j'en ai besoin…

La tasse — Qu'est-ce que c'est que ce délire ? Je te plains. Parce que jamais, tu m'entends, jamais les douces lèvres d'Anna Sergueïevna n'ont touché tes bords. Aucune lèvre ne t'a jamais touchée. Tu ne trouveras pas de réponse à ton « pourquoi ». Et aucune méditation ne t'y aidera.

Pause. On entend des sanglots étouffés.

Le verre à pied — Elle pleure de plus en plus fort.

La sonnerie du téléphone retentit, longtemps, mais personne ne décroche.

La soucoupe — Pourquoi elle ne décroche pas ?

La tasse — Tout le monde entend ?

La soucoupe — C'est peut-être Andreï, ou Lena…

Le verre à pied — Ou peut-être que c'est Lev Borissovitch qui appelle, pour faire la paix…

La carafe à vin — Ou Oksana.

Le verre à pied — Si c'était Oksana, ce serait une sonnerie internationale, longue. Je pense que c'est Lev Borissovitch.

La carafe à vin — Ou peut-être que c'est une administration ? À propos de la retraite, ou des charges…

La soucoupe — Ou bien c'est l'hôpital, pour l'opération.

La tasse, *inquiète* — Mais qu'est-ce qui se passe ? Pourquoi elle ne décroche pas ?

Le téléphone continue de sonner.

La théière, *paniquée* — Elle pleure de plus en plus fort. Elle pleure de plus en plus fort !

Le téléphone sonne toujours.

L'autre fois c'était pareil, le téléphone sonnait et elle ne décrochait pas !!!

La sonnerie continue. Ils se mettent tous à parler de plus en plus vite, en s'interrompant presque les uns les autres.

La tasse — Mais enfin, qu'est-ce qu'il y a ? Je tremble de partout.

La théière — Mon pauvre frère ! Et pauvres de nous !

La carafe à vin — Je ne me sens vraiment pas bien. Lev Borissovitch n'aurait pas dû partir.

Le verre à pied — Il a dû partir, mais il aurait mieux fait de rester.

La théière — Priez, si vous le pouvez, elle vient par ici !

Le téléphone cesse de sonner. On entend des sanglots qui s'approchent, puis des bruits de pas de plus en plus distincts. Ils continuent à parler presque tous en même temps. On ne distingue plus à qui appartiennent les répliques.

— Qu'elle arrête de pleurer !

— Je ne veux pas mourir !

— Je n'ai rien fait !

— Qu'elle nous pardonne à tous !

— Aidez-nous !

— À l'aide !

— Faites que tout se termine paisiblement !

— Pitié ! Prends pitié de nous !

— Pourvu qu'elle vienne juste boire un thé !

Soudain le silence se fait, la lumière s'éteint et on les entend s'entrechoquer les uns aux autres. Un cri général se fait entendre.

La carafe à vin, *criant* — Aaaaaaa ! Qu'est-ce qu'elle fait ?

La théière, *criant* — Attention ! Elle a pris la nappe et nous avec.

La tasse, *criant* — Pourquoi ? Pourquoooooiiiiiiii !!!

Ce dernier cri s'accompagne d'une expiration générale, puisqu'à ce moment la vaisselle, emballée dans la nappe, s'envole, puis se précipite vers le sol. Dans l'obscurité totale, on entend le bruit d'un premier choc, à la suite duquel toute la vaisselle se casse, puis un second. On entend le bruit d'un sac plein de débris qui tombe par terre. Les pas s'éloignent, ainsi que des sanglots très brefs, moins désespérés qu'auparavant.

SCÈNE 3. L'ENTRETIEN MANQUÉ

L'action se passe dans le bureau d'Olga Ivanovna, directrice d'une entreprise de production de boissons non alcoolisées. Olga Ivanovna et Lev Borissovitch sont assis, silencieux, l'un en face de l'autre, de chaque côté d'un bureau recouvert de papiers. Devant lui, un bloc-notes avec un crayon, un dictaphone, une tasse de thé fumant et une soucoupe avec un

biscuit. Lev Borissovitch a les yeux fixés sur Olga Ivanovna. Celle-ci, comme perdue dans ses pensées, met de l'ordre dans ses papiers.

LEV BORISSOVITCH — Il y a quelque chose que je ne comprends pas. Cette interview est prévue depuis plusieurs mois, et maintenant vous me dites que vous n'avez rien à me dire ?

Olga Ivanovna classe ses papiers.

C'est une blague ou quoi ? Rappelez-vous, je vous ai envoyé une première série de questions il y a plus de six mois. Et depuis, vous avez reporté notre rendez-vous de semaine en semaine, et là, lorsque nous nous rencontrons enfin…

Olga Ivanovna continue son rangement.

Bon, et qu'est-ce que je vais dire à mon rédacteur en chef ? Qu'est-ce que je peux écrire ? Raconter cette interview qui n'a pas eu lieu ? La façon dont vous vous êtes moqué de moi pendant tout ce temps ?

OLGA IVANOVNA — Buvez votre thé, Liova, il va refroidir.

LEV BORISSOVITCH — Buvez votre thé et barrez-vous, c'est ça ? J'ai mis plus de deux heures à traverser la moitié de la ville, j'ai été arrêté à chaque poste de contrôle, tout ça pour ça ? Vous ne pouviez pas me téléphoner et annuler notre rendez-vous ? Vous savez pourtant ce qui se passe dans la ville…

OLGA IVANOVNA — Liova, c'est vous qui avez beaucoup insisté pour obtenir ce rendez-vous…

LEV BORISSOVITCH — Bien sûr, que j'ai insisté. On m'a commandé cet article et je dois le faire…

OLGA IVANOVNA — C'est juste que je me serais sentie très mal à l'aise de refuser une fois de plus aujourd'hui.

LEV BORISSOVITCH, *après une pause* — Olga Ivanovna, dites-moi, que se passe-t-il ? Je peux peut-être vous aider ?

OLGA IVANOVNA — Depuis combien d'années nous connaissons-nous, Liova ?

LEV BORISSOVITCH — Depuis que vous avez pris la direction de cette entreprise. J'étais présent lors de l'assemblée d'actionnaires, et j'ai fait votre première interview.

OLGA IVANOVNA — Mon Dieu, ça fait donc dix-sept ans… Vous savez, j'ai toujours pensé que vous étiez un journaliste talentueux. Vous savez transmettre avec une grande justesse le sens de ce qui a été dit, vous ne déformez rien, votre écriture est claire, intéressante… J'ai toujours pu parler avec vous en toute confiance, je savais que si je vous demandais de ne pas écrire quelque chose, vous ne le feriez pas.

LEV BORISSOVITCH — Bien sûr, pourquoi je me serais brouillé avec une source d'information si précieuse ? *(Après une pause.)* Olga Ivanovna, je suis très content de vous voir, mais je ne comprends absolument pas ce qui se passe ici, ni pourquoi vous n'avez pas pu me recevoir avant… D'accord, je range mon dictaphone, je referme mon bloc-notes et je me contente de boire mon thé.

OLGA IVANOVNA — Voilà. C'est bien.

LEV BORISSOVITCH — Pourquoi vous ne voulez pas parler ?

OLGA IVANOVNA — Je vous respecte trop pour me débarrasser de vous en vous racontant des sornettes.

Lev Borissovitch la regarde sans comprendre.

(Baissant la voix.) Liova, la situation n'a jamais été aussi terrible que maintenant. Jamais, depuis toutes ces années, sous aucun autre gouvernement. Liova, ils sont tout simplement en train de nous anéantir.

Elle se met soudain à pleurer. Désemparé, Lev Borissovitch se lève d'un bond, lui tend un mouchoir et lui prend la main.

Lev Borissovitch — Allez, calmez-vous, calmez-vous s'il vous plaît, Olga Ivanovna.

Olga Ivanovna — Je ne sais pas comment les qualifier, ce sont de véritables bandits. Ils ont tellement l'habitude de voler, que maintenant ils ont décidé de piller le pays. De le prendre en entier et de se le mettre dans la poche. Tout, ils raflent tout ! *(Elle sanglote.)*

Lev Borissovitch — Qu'est-ce qui s'est passé ? Une prise illégale d'intérêts ?

Olga Ivanovna — Non. Pourtant c'était justement à ça que nous nous attendions. Ça a commencé par de brefs appels téléphoniques. Ils prenaient la température : et si nous nous rencontrions ? et si nous parlions un peu ? J'ai refusé. J'ai pu nous protéger, temporairement, en faisant appel à des juristes réputés. Et puis, vous savez bien que nous avons toujours travaillé proprement, honnêtement. Notre réputation… Tous les murs du service de comptabilité sont recouverts de certificats de mérite des impôts. J'ai moi aussi, là, mon iconostase, des félicitations de tous les maires, premiers ministres, et même des présidents… Nous nous sommes donc défendus, surtout que ce n'était pas la première fois.

Lev Borissovitch — Et puis ?

Olga Ivanovna — Ils nous étranglent tellement que nous sommes à bout de forces. Ils font tout pour que nous n'ayons plus de liquidité. L'État doit me rembourser la taxe sur la valeur ajoutée. C'est prévu par la loi, la loi !!! Vous le savez bien. Et il ne rembourse rien. *(Elle sanglote.)*

Lev Borissovitch — Et si vous alliez en justice ?

Olga Ivanovna, *en sanglotant* — J'ai déjà gagné trois procès ! Toutes les instances. Je les ai toutes faites, jusqu'à la Cour suprême ! La Cour suprême a enjoint à l'État de rembourser cinq millions. C'est écrit partout, noir sur blanc : doit payer. Ils ne payent pas. Et on ne peut rien faire ! On n'a jamais connu un arbitraire pareil…

Lev Borissovitch — Alors une enquête pénale contre les mauvais payeurs…

Olga Ivanovna — On a déposé plainte. Aucun tribunal ne veut s'en charger. Ils refusent tout bonnement de l'examiner, c'est tout.

Lev Borissovitch — C'est incroyable.

Olga Ivanovna — Ils tiennent tous les cordons, de tous les côtés. Et pourtant il y a des trous énormes dans les comptes publics. Mais ils ont promis à la ronde que tout irait bien. Alors ils ont réimprimé des billets, collecté ce qu'ils pouvaient, et puis ils ont arrosé les gens avant les élections, comme on jetterait un os à un chien. Et maintenant, il faut bien reboucher les trous. Et ils nous prennent les impôts en avance. Les paiements se font un trimestre plus tôt pour l'impôt sur les bénéfices. On n'a pas encore touché de bénéfices, qu'ils nous disent : paye !

Lev Borissovitch — Eh bien ne payez pas !

Olga Ivanovna — Comment ?! Une fois, nous avons essayé de refuser. L'affaire est tout de suite allée à la direction des impôts, et le lendemain, on avait un contrôle inopiné. Ces contrôles pèsent déjà sur l'entreprise au moins 100 jours par an, et si on va par là, alors ça sera 365 jours sur 365… Quand pourrons-nous travailler alors, et surtout comment ?

Lev Borissovitch — Peut-être qu'au contraire, il faudrait que tout le monde le sache. Et si vous écriviez une lettre ouverte au président ?

Olga Ivanovna — Mais qu'est-ce que vous racontez ? Lors d'un conseil, il y a quelque temps, Semion Naoumovitch, un de nos chefs d'entreprise extrêmement convenable, s'est levé, et là, devant le président, il a évoqué le problème des impôts, qui est le même pour nous tous. Il n'en pouvait plus !

Lev Borissovitch — Et que s'est-il passé ?

Olga Ivanovna — Rien du tout. On ne lui a rien remboursé, et l'ordre a été donné de le dépouiller. De le saigner, vous comprenez ? À présent, son usine a sur le dos les impôts, le parquet, le service de lutte contre la criminalité économique, les services de sécurité, et va savoir qui encore… C'est comme ça. Ils tiennent tout le système dans leur poing et ils sont tous liés en une seule et même chaîne. Et puis c'est la crise ici, les gens n'ont pas d'argent et nos ventes baissent de façon drastique. Et moi, j'ai un millier personnes derrière moi, il faut bien que je verse les salaires, et il faut payer les fournisseurs, les charges. Alors que faut-il faire ? Prendre un crédit, se couvrir de dettes ? Et comment rembourser après ? Et là, ils n'auront même plus besoin de recourir à la prise illégale d'intérêts. Il leur suffira de venir et de nous attraper tous à mains nues. Non, même pas… Nous nous livrerons nous-mêmes…

Lev Borissovitch — Vous pensez qu'on ne peut absolument rien faire ?

Olga Ivanovna — On a reçu un appel il y a quelques jours… Des impôts, d'ailleurs. Monsieur Untel a très envie de vous rencontrer. Très bien, qu'il vienne. Il arrive. Un… habillé je ne sais comment. Encore heureux qu'il n'ait pas été en survêtement… les ongles sales. « Je peux vous aider pour le remboursement », me dit-il. Je lui demande : « et combien ça coûterait ? » Il prend un papier, écrit dessus : 30 %.

Lev Borissovitch — Trente ?

Olga Ivanovna — Oui, tout bonnement ! Non, mais vous imaginez ! Là, ils nous détroussent complètement. Et je lui demande : « Vous en remboursez beaucoup comme ça ? » « Oui, me dit-il, beaucoup, mais en général, ce sont des sommes plus importantes, des centaines de millions. » Liova, vous savez bien que je n'ai jamais trempé dans aucune magouille, n'est-ce pas ? Bon, là, juste pour voir, je lui demande : « Et moins cher, c'est possible ? » Et il me répond : « Oui, c'est possible, si vous vous adressez là-haut (et il pointe son doigt vers le haut), si vous trouvez un accord. Là, vous arriverez peut-être à négocier 5 à 10 %. » *(Elle sanglote.)*

Lev Borissovitch — Peut-être que ça vaudrait le coup de vendre l'entreprise avant qu'il ne soit trop tard ? Vous trouvez des Européens et vous leur vendez à un prix normal.

Olga Ivanovna — Seigneur, mais quelle personne saine d'esprit viendrait investir chez nous ? Ici, on vit en permanence comme si on était en guerre. Ici, la ligne de front passe par chaque entreprise, même la plus insignifiante. Et ça fait vingt ans que c'est comme ça ! Pendant que chacun d'entre nous se battait pour son propre compte, ils ont dilapidé le pays. Et l'argent s'échappe, comme les gens. *(Elle sanglote.)*

Lev Borissovitch — Olga Ivanovna, allons, s'il vous plaît, ne pleurez pas. Cette fois-ci, les gens sont dans la rue, ils ne s'en sortiront pas comme ça.

Olga Ivanovna — C'est bien là tout mon espoir. Maintenant, pour faire bonne figure devant l'Europe, ils font semblant de mener des négociations. Et en même temps ils rassemblent les troupes. Oh, comme c'est abject, Liova, c'est tellement abject ! Ils se sont mis à ouvrir des magasins à bas prix, vous en avez sûrement entendu parler. Encore une fois, ils achètent le peuple pour trois kopecks, comme ils l'ont toujours fait. Une initiative du gouvernement ! Des tarifs sociaux ! Pour remplir ces magasins, ils nous ont tous fait plier pour qu'on

leur vende notre production à perte, 30 à 40 % en dessous de sa valeur. Tous, ils nous ont tous fait plier ! Nous ne pourrons pas tenir longtemps. Je me dégoûte moi-même… *(Elle pleure.)* Pardonnez-moi, Liova, pardonnez-moi…

La lumière s'éteint.

SCÈNE 4. LE VISA SCHENGEN

Le consulat d'un pays européen. Une file d'attente s'est formée devant le guichet où la grande estampille récupère les documents. La première chemise est la première, derrière elle attend la seconde chemise, près de laquelle s'est glissé le pistolet. Comme il est caché dans un sac, les autres personnages ne remarquent pas sa présence. De temps en temps, on voit derrière le guichet la très grande estampille, qui apparaît depuis une porte au fond. La grande estampille arrive derrière le guichet et s'assoit dans son fauteuil.

LA PREMIÈRE CHEMISE, *timidement* — Je peux ?

LA GRANDE ESTAMPILLE — Je vous en prie.

LA PREMIÈRE CHEMISE — Bonjour. J'ai téléphoné tout à l'heure, pour prendre rendez-vous…

LA GRANDE ESTAMPILLE — Vous avez tous les documents ?

LA PREMIÈRE CHEMISE — Oui, bien sûr.

LA GRANDE ESTAMPILLE — Montrez.

La première chemise essaye de faire passer une énorme liasse de papiers dans la fente sous la vitre du guichet.

Attendez. Qu'est-ce que c'est ?

LA PREMIÈRE CHEMISE — Les documents.

LA GRANDE ESTAMPILLE — Tout ça ?

LA PREMIÈRE CHEMISE — C'est pour un groupe.

LA GRANDE ESTAMPILLE — Quel groupe ?

LA PREMIÈRE CHEMISE — Rossignol.

LA GRANDE ESTAMPILLE — Quoi, rossignol ?

LA PREMIÈRE CHEMISE — Le chœur de garçons Rossignol. Nous sommes invités à un festival de musique.

LA GRANDE ESTAMPILLE — Ah, le chœur Rossignol ! Pourquoi ne pas l'avoir dit tout de suite ?

LA PREMIÈRE CHEMISE — Mais je vous ai dit que j'avais téléphoné et que j'avais prévenu.

LA GRANDE ESTAMPILLE — Oui, mais tout le monde appelle ici pour prévenir. En effet, je sais que le chœur Rossignol était inscrit pour aujourd'hui, on vous a déjà appelée deux fois au guichet, et vous n'étiez pas là.

LA PREMIÈRE CHEMISE — Je n'ai rien entendu… Je suis arrivée à peine vingt minutes après l'ouverture, j'arrivais de la gare. Il y a toujours beaucoup de monde devant le consulat. J'ai demandé aux autres, ils m'ont dit qu'ils n'avaient pas entendu appeler.

LA GRANDE ESTAMPILLE — Vous étiez les premiers à être appelés, moi je pensais que plus personne ne viendrait. Si vous étiez arrivée plus tôt, vous ne seriez pas restée à attendre des heures devant le consulat. Bon, vous avez déjà déposé des demandes de visa chez nous auparavant ?

LA PREMIÈRE CHEMISE — Oui, il y a six mois.

LA GRANDE ESTAMPILLE — Nous nous souvenons de vous. Il y avait eu des problèmes avec vos documents…

La première chemise – Non, non, seulement, un de nos garçons est domicilié dans une autre ville, il dépend donc d'un autre consulat, et vous n'aviez pas voulu prendre ses documents.

La grande estampille — Comment ça, nous n'avions « pas voulu » ? Nous n'en avons pas le droit.

La première chemise — Oui, bien sûr. Et ce garçon n'avait pas pu partir.

La grande estampille, *à la seconde chemise* — S'il vous plaît, restez derrière la ligne, oui oui, c'est à vous que je parle, ne vous approchez pas si près, c'est impossible de travailler comme ça.

Le pistolet — Tu vas voir comment je reste derrière la ligne !

La seconde chemise — Calme-toi !

Elle fait un pas en arrière.

La grande estampille, *à la première chemise* — Vous avez l'original de l'invitation ?

La première chemise — Oui, la voilà.

La Grande estampille — Aaaah mais. Où est-ce que vous allez séjourner ?

La première chemise — C'est écrit là… Le comité d'organisation prend en charge l'hébergement et les repas.

La grande estampille — L'adresse exacte d'hébergement doit être indiquée.

La première chemise — La dernière fois, ce n'était pas indiqué non plus. Et nous n'aurons pas le temps de refaire une autre invitation. Nous devons partir dans dix jours.

La grande estampille — Je ne sais pas pourquoi personne ne l'a remarqué. Bon, pour cette fois nous fermerons les yeux, mais à l'avenir faites attention.

La première chemise — Oui oui, bien sûr.

La grande estampille — Aaaah mais. Chœur de garçons Rossignol. Quinze personnes. Et cette fille, c'est aussi un garçon ?

La première chemise — Cette fille, c'est moi. Je suis la responsable du groupe.

La grande estampille — Ah, excusez-moi. Et pourquoi tous vos garçons sont-ils aussi grands ? Ils ont tous plus de vingt ans.

La première chemise — C'est que notre chœur existe depuis bientôt dix ans. À l'époque, nous nous étions enregistrés comme un chœur de garçons, et maintenant, ils ont vieilli bien sûr, mais le nom est resté.

La grande estampille — Trouvez une solution pour ça, parce que ça sera bientôt un chœur d'hommes, et vous continuez à vous appeler « chœur de garçons ». Aaaah mais, vous avez des procurations de la part de vos garçons ?

La première chemise — Bien sûr, voilà.

Le pistolet — J'ai la gâchette qui me démange.

La seconde chemise — Reste tranquille !

La grande estampille — Bien, donnez-moi les documents, par paquets de cinq dossiers.

La première chemise s'affaire, trie les documents, compte cinq dossiers, les sort, les glisse dans la fente du guichet.

La première chemise — Voilà, tenez.

La grande estampille examine les documents.

La grande estampille — Où est l'attestation de ressources, là ? Ah oui, je la vois. Si vous aviez rangé tous les documents dans le

même ordre, ça aurait été plus simple de s'y retrouver. Alors, le paquet suivant.

La première chemise lui donne. La grande estampille examine les documents.

Pour aucun d'entre eux je ne vois… Vous avez déjà pris les billets retour ?

La première chemise — J'ai ça ici.

Elle prend un autre dossier, le fait passer dans la fente.

Ce ne sont pas des billets, mais les réservations pour le retour, pour le moment nous n'avons acheté que les billets aller, nous n'avons pas eu le temps d'acheter les billets retour.

La grande estampille regarde les documents.

Mais d'ailleurs, les billets d'avion ne font pas partie de la liste des documents nécessaires à l'obtention d'un visa. Ce sont des amis qui m'ont conseillé de les prendre avec moi au cas où.

La grande estampille — Eh bien, ils ont eu raison de vous le conseiller. Nous n'avons pas le droit de les exiger, mais nous préférons voir les billets, c'est une garantie que vous ne resterez pas là-bas.

Elle montre un des formulaires à travers la vitre.

Et ça, c'est quoi ?

La première chemise — Quoi ?

La grande estampille — Où est la signature au bas du formulaire ?

La première chemise — Mais là, regardez !

La grande estampille — Et là ? Il doit y avoir deux signatures. Une ici, et l'autre là.

La première chemise — Oh, mon Dieu… Comment j'ai fait pour ne pas voir ça ! J'ai pourtant tout vérifié cent fois. Mais quinze personnes… Et tout un tas de documents pour chaque dossier ! Laissez-moi signer pour lui !

La grande estampille — Quoi ? Mais qu'est-ce que vous racontez ? Ce serait de la fraude. Un faux en écriture. Je mets ce dossier de côté, j'en parlerai à ma hiérarchie, qui tranchera. Donnez-moi les derniers dossiers.

La première chemise glisse dans la fente un dernier paquet.

Le pistolet — Allez, juste une seule fois !

La seconde chemise — Calme-toi !

La grande estampille — Aaaah mais ! Ce garçon, là, il est chômeur, c'est ça ? Et il ne fait pas d'études…

La première chemise — Oui, ça fait six mois qu'il cherche du travail, il n'a rien trouvé pour le moment.

La grande estampille — Et il n'a pas de compte en banque…

La première chemise — Non, mais il a un appartement à son nom, vous avez la copie de l'acte de propriété là. Et nous avons aussi ajouté la copie de l'acte de mariage, sa femme reste ici. Il reviendra avec le reste du groupe. Regardez, là, tout le groupe a signé une demande exceptionnelle pour lui.

La grande estampille — Tout ça est très bien, bien sûr, mais la règle est la règle…

La première chemise — Oh, s'il vous plaît, je vous en prie, nous ne pouvons rien faire sans lui, c'est notre soliste…

La grande estampille — Je comprends, mais je ne peux pas prendre cette responsabilité. Je laisse aussi son dossier au jugement de ma hiérarchie. Mais ne vous inquiétez pas.

La première chemise, *commençant à pleurer* — « Un bon dossier, ne vous en faites pas. » Nous avons acheté les billets, on nous attend là-bas, mais nous allons peut-être rester coincés ici, et vous me dites de ne pas m'inquiéter.

La grande estampille — Bon, ces dossiers-là sont acceptés, et pour ces deux-là je vais en parler à ma hiérarchie.

Elle se lève et disparaît par la porte du fond. La première chemise rassemble en sanglotant les papiers qu'il lui reste et [remplacer et par , mais] les fait tomber par terre. La seconde chemise se précipite pour l'aider.

La seconde chemise — Ne vous inquiétez pas. Au moins, ils ont accepté vos documents du premier coup, moi c'est la cinquième fois que je viens ici. Je ne m'en sors pas, avec ces foutus papiers.

La première chemise — Ils nous poussent à bout. Vous savez, après des démarches comme celles-là, il me faut deux jours pour reprendre mes esprits. Nous avons déjà fait plusieurs tournées, et à chaque fois c'est le même stress épouvantable.

La seconde chemise — Et on vous a déjà refusé des visas ?

La première chemise — Non, mais c'est toujours la même épreuve pour les nerfs.

La seconde chemise — Moi aussi j'ai beaucoup voyagé, mais habituellement, c'est quelqu'un d'autre qui s'occupe de mes papiers. Là, c'est la première fois que je fais ça toute seule : c'est un vrai cauchemar.

La première chemise — Ah, s'ils supprimaient enfin les visas, depuis le temps qu'ils le promettent…

La seconde chemise — Allez, ne dites pas de bêtises, ils ne le feront pas, avec ceux qu'on a au pouvoir…

Le pistolet, *en s'approchant, à la seconde chemise* — Écoute, quand ces deux-là reviennent, on les descend et on se tire.

La seconde chemise — Tu n'as rien trouvé de mieux ?

Le pistolet — Alors tirons au moins un coup dans la cloison. Ça fera du bruit ! Ça les fera danser un peu, hein ! Sinon, à quoi bon m'avoir emporté ?

La seconde chemise — Reste tranquille, tu auras bien l'occasion de tirer…

Le pistolet, *déçu* — L'occasion, l'occasion…

Il retourne à sa place. La grande estampille réapparaît, accompagnée de la très grande estampille, raffinée, aimable et pleine d'égards.

La très grande estampille, *avec un léger accent* — Bonjour. J'ai regardé le dossier. Nous n'avons aucune raison de ne pas autoriser votre soliste à partir avec le groupe, je pense que tout ira bien, d'autant que nous n'avons jamais eu de soucis avec vous.

La première chemise — Merci beaucoup.

La très grande estampille — Quant au second, nous acceptons son dossier, mais il faudra qu'il vienne signer le formulaire. Je sais qu'il habite dans une autre ville et que cela entraînera des dépenses, mais je ne peux rien faire de plus, c'est lui qui a fait une erreur.

La première chemise — D'accord, d'accord. Bien sûr.

La très grande estampille — Nous sommes heureux que vous veniez dans notre pays. J'ai entendu parler de votre chœur et nous vous souhaitons la bienvenue.